

SERGE BOUCHARD

Le Moineau domestique



BORÉAL
Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Le Moineau domestique

DU MÊME AUTEUR

L'homme descend de l'ourse, Boréal, 1998.

EN COLLABORATION AVEC BERNARD ARCAND

Quinze lieux communs, Boréal, 1993.

De nouveaux lieux communs, Boréal, 1994.

Du pâté chinois, du baseball et autres lieux communs, Boréal, 1995.

De la fin du mâle, de l'emballage et autres lieux communs, Boréal,
1996.

Des pompiers, de l'accent français et autres lieux communs, Boréal,
1998.

Serge Bouchard

Le Moineau domestique

Histoire de vivre

Boréal

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des Arts du Canada
ainsi que le ministère du Patrimoine canadien et la SODEC pour leur soutien financier.

Photographie de la couverture : Pierre Longtin

© 2000 Les Éditions du Boréal
Dépôt légal : 2^e trimestre 2000
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

Données de catalogage avant publication (Canada)
Bouchard, Serge, 1947-

Le Moineau domestique. Histoire de vivre
2^e éd. rev. et corr.

Éd. originale : Montréal : Guérin littérature, 1991.

ISBN 2-7646-0043-7

I. Titre.

PS8553.0776M65	2000	C843 ⁵ .54	C00-940780-4
PS9553.0776M65	2000		
PQ3919.2.B68M65	2000		

*À Ginette, qui a été
À Marie, qui est*

L'immensité de l'à-peu-près

En ce monde du tout ou rien, dans l'univers de la précision et des angles froids, il est malaisé d'être oblique et de traiter des choses sur le régime de l'à-peu-près. Or, c'est l'immensité de l'à-peu-près qui justement m'attire, c'est la richesse du quasiment qui retient toute mon attention, ce qui n'est pas sans me mettre au ban de la plupart des assemblées. Suis-je malade ou simplement brodeur, je n'en sais rien. Mais quelque part, il fallait que cela sorte, comme on dit, il me fallait écrire sur le ton de la bien-faisante ironie. Ce fut pour moi un geste aussi gratuit que nécessaire. Et cette nécessité se devait d'être gratuite afin qu'elle ne soit pas obligation. Car ce serait bien le tort de l'obligation que d'enrayer tous les plaisirs. Comme Rousseau, je suis plaignard lorsque obligé tandis que je me sais sans limites lorsque les autres et les situations ne m'y obligent en rien. Je m'arrange pour ne jamais m'organiser afin d'échapper à l'empire de l'agenda, régime sous lequel je suis mort trop de fois. Je me traîne les pieds quand on me lie les mains mais je suis prompt au sacrifice là où on s'y attend le moins. En ces matières, il convient d'être fidèle, c'est-à-dire bien se connaître afin de ne point se trahir. L'être déçu entretient ses systèmes de défense.

Mais je refuse tout caractère sérieux à cette grande déception. La conscience de notre temps est une lumière sans âme, une annonce à deux sous qui ne vaut rien du tout ; ce n'est pas une raison pour en faire tout un plat. Trop attendre d'une existence par ailleurs incertaine et puis être déçu par l'histoire advenue, c'est le lot de la multitude. Il n'y a pas de quoi crier à l'originalité des sentiments. Car tout cela n'est rien, en tout cas pas grand-chose, et nous aurions tort de nous raidir et nous ganter devant les grandeurs et les bassesses de l'industrie humaine.

Mes textes sont le reflet d'un imaginaire mal contenu. Les prendre au sérieux serait une grave erreur. Ils sont le fait de l'expérience, ils livrent une somme d'impressions. J'ai vécu, sans m'économiser, et j'ai fait le plein d'images à force de ravauder. J'ai donc écrit ces choses sans avoir aucune idée derrière la tête. Je n'avais pas d'objectif, j'avais perdu mon plan, je n'ai rien à montrer. Tout au plus puis-je affirmer que je m'appuie sur une malencontreuse mémoire ainsi que sur une sensibilité malcommode. Ce n'est pas d'hier que je m'intéresse au sport sans m'expliquer pourquoi. Ce n'est pas d'hier que je m'intéresse à ce niveau de vie que l'on prénomme mort. J'aime l'automobile, je hais le téléphone et je suis chauve depuis au moins cent ans.

Dans tous les cas j'exagère. Mais au fond, j'examine. Malgré les apparences, le propos ne veut jamais être méchant, il ne traduit en rien une quelconque mauvaise humeur. Il est naïf peut-être, mais encore il est simple et constitutif. Il instaure par bribes et morceaux un régime de la complexité ; il supplie le monde de n'être pas ce qu'à la fin il est.

Je recommande la prudence au lecteur à l'esprit reposé. Les pièces les plus noires sont aussi les plus claires, et les plus innocentes sont carrément coupables.

J'impressionne, donc je trompe. Le royaume de la séduction n'en est pas un de conviction. Ce livre n'a finalement ni queue ni tête, c'est un livre d'images. Recueil et tentative, on ne

m'enlèvera pas de l'idée que ces tristes essais sont des dire amoureux. Entre l'amour et la parole, il y a parfois des liens étranges. D'ailleurs, je souffre du syndrome de l'écriture parlée. Ici, tout est ouvert pour être dit. Dès lors, je serai toujours un auteur maladroit, un pauvre cœur qui sue, qui peine et qui se hisse à la seule force de ses bras.

Le terrain perdu

*On n'aurait pu imaginer un décor plus
beau que ces outils géants.*

ZOLA

Je suis de Pointe-aux-Trembles, qui est un quartier de Montréal situé à l'est de tout ce qui existe. Voilà bien un endroit où personne ne s'arrête ni ne s'attarde. Dans toutes les villes du monde, les automobilistes ralentissent ; chez nous, ils accélèrent. Rares sont ceux qui savent que des êtres humains vivent ici. Ce lieu est sans l'ombre d'un doute la version moderne de la terre que Dieu donna à Caïn.

Le nom de Pointe-aux-Trembles voulait certainement dire quelque chose autrefois mais son sens ancien s'est comme perdu avec le temps. Aujourd'hui, cela pourrait signifier : l'endroit où il est possible de franchir le fleuve en marchant sur les eaux. Le phénomène s'explique en réalité. Les eaux d'été sont à ce point paresseuses qu'elles nous font croire que le fleuve engourdi ne se presse plus vers la mer. Il est lourd, chaud, rem-

pli d'huile et de bien d'autres choses encore. Gros et lent, il s'attarde chez nous, se complaît dans ses riches odeurs, devient brun en juin, vert en juillet et il nous semble en août que nous pourrions marcher dessus. Mais la nature fait bien les choses puisque les gens qui habitent en ces lieux, les gens qui marchent sur l'eau, ne savent plus nager depuis belle lurette.

C'est un grand paradoxe que ce fleuve majestueux : solide en été, il ne gèle plus en hiver. Les fleuves usés sont ainsi faits. Toujours un peu plus riches, toujours un peu plus chauds, ils s'épaississent par beau temps et se liquéfient par temps froid. Et ces poissons, qui devraient mourir lorsqu'on déverse la moindre tasse de liquide suspect dans l'eau pure et cristalline du début des âges, ne se sont jamais si bien portés. Il faut les voir, ces brochets d'une tonne sauter par-dessus les îles de l'archipel, essayant d'attraper des canards aux couleurs surprenantes parce que nouvelles et dont le vol n'est aucunement entravé par le plomb qu'ils ont dans la chair plutôt que dans l'aile, comme il se doit. C'est la nouvelle nature sauvage, l'adaptation ultime qui défie le simplisme des bonnes âmes. Certains individus maringouins commencent à survivre aux collisions frontales automobiles-moustiques, si fréquentes les soirs d'été sur les routes secondaires. Il y a tant d'études à faire.

Nous sommes plus de cinquante mille Pointeliens à tenir la place dans l'indifférence universelle. Et nous sommes tous les jours de plus en plus nombreux. Aux anciens s'ajoutent les réfugiés du centre-ville, les victimes de l'urbanisme, les dérouterés de la rénovation. Il y a aussi les minorités visibles qui trouvent, dans notre grisaille, un havre de paix où la visibilité n'est jamais bonne. Nous formons ensemble la fraternité des revenus très moyens, la population des espaces délaissés, les gardiens silencieux du terrain perdu.

C'est l'est, le véritable est de Montréal, celui qui ne risque pas demain de devenir à la mode car la mode est superficielle et elle ne s'enracine nullement dans les profondeurs du progrès. Ce qui nous arrive à nous, les vraies gens de l'est, est tout

à fait primordial ; nous voyons le monde tel qu'il est, tel qu'il évolue, tel qu'il devient. Nous voyons le feu des usines, nous humons les odeurs de la transformation de la matière et, de fumée en poussière, nous sommes à même de parler aux dieux du développement, ce qui n'est pas rien en notre monde profane. Que de réminiscences, que d'impressions se cachent sous ces mots : Shell, Texaco, Petro-Canada, Fina, Spur, Esso, Union Carbide, Noranda-Copper, Gulf. Ouvertures, fermetures, l'histoire moderne se fait sous nos yeux, sur notre dos et sur nos braves épaules. Au risque de notre vie, il faut contempler cette grande forge, nous ouvrir à la beauté des fumées, des flammes et des vapeurs, à cette architecture de tuyaux et de cheminées, à ce paysage de trous et de vieilles voies ferrées, à tous ces travaux humains qui font que nous ne dépendons plus du soleil pour y voir clair ni des nuages pour n'y rien voir. Ce n'est pas une banlieue, est-ce vraiment une ville ? Il est difficile de classer cet amas autrement qu'en le repoussant dans ces zones grises que sont les résidus de toute classification. Nous avons des cousins à Rouyn, à Arvida ou ailleurs, à Pittsburgh ou à Lille. C'est l'Internationale des choses sérieuses.

Dans ces conditions, il serait absurde de songer à redresser la situation en donnant carte blanche et fortune aux aménagistes-architectes-esthéticiens-penseurs dans l'espoir qu'ils se mettent à la tâche de redonner à notre milieu une allure acceptable. Inutile de maquiller ces terrains perdus et, de grâce, ne venez plus afficher ces panneaux nous rappelant que la pollution, c'est notre affaire. Ne nous sensibilisez plus, ne nous conscientisez plus. Des intellectuels au-dessus de tout soupçon se sont prononcés et il s'avère que nous ne sommes pas un quartier propice à la culture et aux arts. Des éditorialistes sérieux ont écrit qu'il serait complètement farfelu de songer à y prolonger le métro. Dans notre cas, plus rien à faire.

Contre l'opinion de tous ceux qui comptent, je poserais la candidature de l'ensemble de mes concitoyens à la médaille du Grand Mérite attribuée aux gens qui payent le prix du Grand

Progrès. Je suggère qu'un métro doré nous soit construit et je suggère encore qu'il soit gratuit pour nous et pour les dix prochaines générations. J'imagine des événements grandioses, une Maison de l'Opéra sur le boulevard Chimique où l'Orchestre symphonique jouerait des airs de Faust à la lueur des torches de pétrole, en hiver.

La calvitie précoce

C'était un très bel homme, complètement chauve, de cette calvitie précoce qui plaît tant aux femmes.

ZOLA

Mon bonnet dans la main, je réfléchis toutes les nuits. Il ne se passe plus un jour sans que quelqu'un remarque mon crâne, cette roche polie, ce parfait ballon, cette rondeur de lune. C'est comme ça. Puis, à court d'allusions, n'ayant rien à dire de profond sur ma tête dégarnie, on me regarde dans les yeux si l'on veut converser, ce qui est bien car j'aime assez qu'on me regarde dans les yeux lorsqu'on veut me parler. Et puis encore, que serait-elle, ma vie, si j'avais des cheveux ?

Je tiens pour certain qu'avoir tous ses cheveux au-delà d'un âge certain est une maladie courante chez le métropolitain mâle de l'ère moderne. C'est une source d'anxiété, une déviation grave de l'identité, une obsession finale qui finit par tout détruire chez les grands solitaires que nous sommes deve-

nus. C'est la peur de perdre quelque chose, son portefeuille, sa santé, sa vie certes, mais surtout, c'est la peur de perdre ses cheveux. Au fond, la calvitie, c'est comme la mort, elle vient, elle vient... Il arrive quelquefois qu'elle arrive en premier, c'est tout. Mais la mort nous concerne moins, nous n'avons pas à la vivre et, de toute façon, elle n'arrive qu'aux autres.

La calvitie, c'est plus grave parce que l'apparence, ici-bas, n'est pas la moindre affaire. Il importe de paraître, de se faire reconnaître et déjà se montrer devrait tout vouloir dire. Nous vivons après tout au comptoir des images ; il faut voir s'écraser les boeings, expirer les faméliques et tout voir, des corps nus jusqu'aux corps morts. Nous sommes la civilisation de l'indécence. Nous consommons solitairement, directement, indécemment tous les univers finalement dévoilés. En ce sens tordu, la calvitie a quelque chose à voir avec le sexe. Une tête franchement chauve est un objet dévoilé, excitant dans ce monde malheureux où l'érotisme se résume à tout voir. Sexe et sagesse, c'est quand même quelque chose.

Souci de paraître, peur de disparaître, voilà notre lot. Devant tant de misères, j'en suis venu à croire qu'avec les cheveux, la belle affaire est de n'en pas avoir. On ne s'inquiète guère de ce que l'on n'a plus et les choses oubliées ne sont jamais perdues. Le chauve est un apaisé, un privilégié. Il a la tête libre, sans crainte des pellicules, sans crainte du ridicule. C'est peut-être un peu frisquet les soirs d'automne mais c'est doux et libérateur. Point d'appendice anachronique pour s'interposer entre sa tête et l'univers.

D'ailleurs, la tête du chauve est précisément un coin d'univers, une courbe de matière, un principe absolu. S'ils viennent un jour, les gens du cosmos, ils débarqueront chez un chauve car ils auront trop peur des chevelus. La vraie calvitie est un don de Dieu, un cadeau de la nature. S'il est possible d'essayer de faire repousser des cheveux selon des recettes aussi variées que les commerces qui le proposent, vous ne verrez jamais un cabinet spécialisé dans la calvitie provoquée ; il y a des choses

qui n'ont pas de prix. Coupez vos cheveux, ils repousseront. On démasque facilement les faux chauves. En somme, décrier la belle calvitie est l'œuvre des jaloux et des idéologues intéressés ; c'est en réalité un bien mauvais signe de notre temps.

Le soleil fait réfléchir les têtes lisses ; la pluie, en résonnant sur le crâne, réveille le neurone engourdi. Lorsque le chauve se couvre d'une tuque chaude, il entre au ciel ; lorsqu'il l'enlève, le soir sur l'oreiller, il se sent encore mieux ; et si des mains aimées lui caressent la tête, il a l'impression de la perdre, la tête, tellement il est bien, le chauve.

Je plains ceux qui conservent leurs cheveux trop longtemps. Cela me tuerait si demain les miens repoussaient. Les soirs de pleine lune, en traversant les champs, il arrive bien souvent que le chauve communique avec de lointains univers. D'où sa brillance.

Table des matières

L'immensité de l'à-peu-près	9
Le terrain perdu	12
La calvitie précoce	16
La reine mère	19
Éloge du chien	23
Le gazon	26
Avoir raison	29
L'opinion privée	32
Pro forma	35
L'eau	39
Le char fantôme	42
Première épître aux métropolitains	44
Le moineau domestique	47
Seconde épître aux métropolitains	49
Être poussière	52

De l'arbre jusqu'à la cendre	55
Les vendeurs	60
Les chemins de travers	63
La douche	65
La maison	68
La misère	70
De l'obstacle	73
Le sport	76
L'érudition	79
Le métal	82
La mouche ordinaire	84
Les voyages	87
Quarante ans	90
Histoire de vivre	93
Le plan de carrière	96
La fatigue	99
Le crime	102
Être vieux	105
La chaise berçante	108
Les vaches	111
Les enfants	114
Les jours liquides	116
La chansonnette	119
La chanteuse	121
Le téléphone	124
Le don de la parole	127
Des mots qui causent	130
La peine capitale	133

Le droit d'expirer	135
L'insoluble	137
Le projet d'être	140
La laine minérale	143
La trinité	145
Le béton armé	148
Le plat du jour	151
Le commandant	154
César	157
Le rire	158
Action	159
Air innocent	161
Le mal du pays	164
L'épinette noire	167
La scie à chaîne	169
Les froids noirs	172
Les loups	175
La lune	178
L'erreur humaine	180
Les manuelles	182
L'intelligence	185
L'urinoir	187
La fête du père	189
La dernière chaîne	192
Corps étrangers	195
Ce qui m'a fait mourir	197
Le malheur	200



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MAI 2000
SUR LES PRESSES DE TRANSCONTINENTAL IMPRESSION
IMPRIMERIE GAGNÉ, À LOUISEVILLE (QUÉBEC).

SERGE BOUCHARD

Le Moineau domestique

Une soixantaine de petits textes dont chacun correspond à une réaction de la conscience mise en face de sa propre paresse. Cette revue de l'ordinaire est un exercice continu que je m'impose dans la mesure où je ne comprends rien du monde qui m'entoure. Je n'ai donc d'autre choix que de l'interroger sans relâche. Tel un étranger dérouté par la culture dans laquelle il se retrouve, je suis ce naïf obstiné qui examine tout, de l'idée charpente à l'objet de détail. La discipline consiste à poser des questions même si celles-là resteront pour toujours sans réponse. Appelons cela la multiplication des sens, activité illícite dans une société qui n'en accepte jamais qu'un seul.

En un mot, je refuse de me porter mal.

S. B.

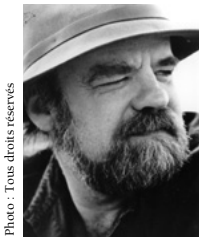


Photo : Tous droits réservés

Serge Bouchard est anthropologue. Il a publié, en collaboration avec Bernard Arcand, cinq recueils de «Lieux communs» dans la collection «Papiers collés» au Boréal. Il est également l'auteur de L'homme descend de l'ourse (1998). Le Moineau domestique est paru à l'origine en 1991.